

# Problèmes de reconstruction : l'avenir de l'éducation en Grande-Bretagne

Autor(en): [s.n.]

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Revue syndicale suisse : organe de l'Union syndicale suisse**

Band (Jahr): **38 (1946)**

Heft 6

PDF erstellt am: **10.08.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-384471>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

l'économie ne peut donner que ce que l'on met en elle d'idées, de conceptions nouvelles, d'efforts. Mais toutes ces idées, tous ces efforts, comme le note Léon Jouhaux dans un article paru dans le « Peuple », doivent être coordonnés en vue d'une politique économique cohérente: « Vouloir faire du dirigisme sans sortir du libéralisme, c'est s'exposer au déclenchement d'une crise sociale qui compromettrait gravement les possibilités de rétablissement rapide et total de l'économie nationale. » *Rim.*

---

## Problèmes de reconstruction

### L'avenir de l'éducation en Grande-Bretagne

Une œuvre importante a été accomplie ces derniers temps en Grande-Bretagne dans le domaine de l'éducation. Jusqu'en 1939, les gens pensaient apparemment que plus de 70 % des citoyens d'une démocratie n'avaient plus besoin d'éducation une fois atteint l'âge de 14 ans. Cette question est essentielle, car ces 70 % ont à se prononcer comme électeurs sur des problèmes politiques et sociaux complexes et ont leur part de responsabilité et de pouvoir dans l'édification commune de l'avenir du pays et de celui du monde. De plus, leurs conceptions, leurs goûts, leurs désirs, font la qualité d'une société. La démocratie est une conception noble et une splendide occasion d'agir, mais elle est aussi un grave danger. Si les masses sont appelées au pouvoir, il faut tenir compte de leurs goûts et de leurs vœux. Si ceux-là sont nobles, vous aurez une grande civilisation. S'ils ne le sont pas, vous en aurez une d'un niveau indigne. Il a été dit du plus grand empire du passé que le peuple souverain « avait jeté au vent toute préoccupation autre que celle du pain et du cirque ». Nous avons vu ce même esprit se reproduire de nos jours, les jeux du cirque étant seulement remplacés par le cinéma. La démocratie dans ce pays a fait des progrès vers l'institution d'une société plus juste et meilleure; mais il y a un côté moins encourageant de ce fait. Les journaux d'aujourd'hui qui ont la plus grande diffusion sont d'un niveau plus bas que celui de n'importe quel journal publié il y a cinquante ans. L'avenir ne pourra guère admirer notre civilisation sur le témoignage de ces journaux et divertissements populaires. Une démocratie, si elle n'y prend garde, peut devenir « un ordre social où une masse dégénérée n'a plus d'autre souci que de jouir des bas plaisirs d'hommes vulgaires ». Ce devrait être, au contraire, une société dans laquelle tout citoyen serait un aristocrate par son caractère, son idéal et ses goûts, et qui aurait une conception de ce qui est de premier ordre dans la vie et le désir de l'acquérir. Notre tâche est précisément de créer une telle démocratie. Ce but peut-il

être atteint? Non, si l'éducation s'arrête à 14 ans pour la grande majorité de la nation, ou si nous ne donnons pas une éducation appropriée. Que devons-nous donc donner et comment? Là est le problème irrésolu encore de l'éducation moderne. Dans tout programme de l'éducation nationale de l'avenir nous aurons à nous occuper, comme aujourd'hui, de deux grandes classes: la minorité et la majorité. La composition de la première classe ne sera pas la même qu'à présent, puisqu'elle sera recrutée dans la nation tout entière, sans distinction de naissance ou de fortune, et composée de ceux que la communauté choisit pour être ses chefs à cause de leur aptitude à diriger. Elle comportera des hommes politiques, des fonctionnaires supérieurs civils et municipaux, des ministres, des professeurs, des journalistes, des médecins, des hommes de science, des technologues, des hommes d'affaires dirigeants, etc. Ils continueront à recevoir une éducation analogue à celle qui leur est donnée aujourd'hui et il sera certes plus facile de veiller à celle-là que de choisir ceux qui s'y prêtent le mieux, car ce choix non seulement est un des plus difficiles problèmes pour la société, mais encore l'un des dangers les plus graves de l'éducation.

Nous tendons vers une société fondée non sur l'égalité, qui est impossible, ni sur une démocratie banale, qui est un terme trop vague, mais sur l'idée platonicienne de la justice. « L'Etat juste, dit Platon, est celui qui accorde à tout homme la place et le travail pour lesquels sa nature est le mieux douée. » Et cette définition a un corollaire pratique, parfois oublié de ceux qui sont plus préoccupés du devoir de l'Etat que du leur: « La vertu d'un Etat dépend de la présence chez tout enfant et chez toute femme, chez l'esclave et chez l'homme libre, chez tout gouvernement et tout sujet, de ce principe: que chacun accomplisse le travail auquel il est destiné. » (« La République ».)

Mais comment ferons-nous cette place qui lui revient à chacun des membres de notre vaste communauté, homme et femme?

Il est bien plus facile de vivre dans une société entièrement ou partiellement dominée par un système de castes que dans la république idéale de Platon. Dans un système de castes, la naissance ou la fortune fixe aux hommes leur place; ceux-ci acceptent ce qui apparaît comme une loi de la nature et ne désirent jamais ni un avancement ni la lutte pour l'acquiescer. Telle a été, dans l'ensemble, la situation en Angleterre, au cours du XIX<sup>e</sup> siècle et auparavant. Il y avait là un système modifié de castes, donnant la possibilité de passer d'un degré d'existence à un autre, mais ne tentant pas de réaliser l'idée de la justice de Platon. Un Américain demanda un jour à un Anglais qui, de l'ouvrier américain ou anglais, il croyait être le plus heureux. L'Anglais dit que c'était probablement l'ouvrier américain, sa situation matérielle étant supérieure. « Non, répondit l'Américain, vos travailleurs sont plus heureux. Ils acceptent leur sort, tandis que l'Américain souhaite changer le

sien. » Aujourd'hui, la société anglaise évolue d'une société où les hommes, dans l'ensemble, naissent à une certaine condition de vie et l'acceptaient normalement, vers une société fondée, nous l'espérons, sur la justice et où chacun trouvera la place à laquelle son caractère et ses aptitudes le destinent. Fort bien! Mais combien facilement une telle société peut devenir la proie d'une farouche compétition! Chacun doit trouver sa place juste. Chacun désire la trouver et — à moins que la nature humaine ne change — souhaitera que cette place soit la plus haute possible. Quelles possibilités d'intense compétition cela suggère! Et comment chacun trouvera-t-il sa place? De quelle autre manière que par l'examen? Mais, dans ce cas, l'éducation elle-même deviendra un système d'implacable concurrence. Ce ne sera plus de l'éducation, mais un moyen de faire carrière. Shakespeare ne sera plus lu parce qu'il est Shakespeare, mais seulement comme un sujet d'examen et l'enfant qui le lira verra à travers les figures de Cordélia ou de Juliette, de Hamlet ou du roi Lear la possibilité d'une question d'examen qui le fera admettre à l'université et déterminera ainsi le cours de sa vie. Les examens sont inoffensifs tant que leur résultat n'est pas de grande conséquence. Mais dès que c'est le cas, les examens commencent à modifier l'attitude du maître et celle de l'élève. Aujourd'hui déjà, ils agissent comme un lent poison dans les écoles et les universités; plus ils seront conséquents, plus le poison deviendra actif. Car le désintéressement est la base même de toute véritable éducation et une culture libérale est impossible sans cela.

Mais ce genre de problèmes mis à part, l'éducation d'une minorité n'est pas plus difficile que toute autre. Un système adéquat a déjà été élaboré. Mais nous n'avons pas encore de système pour l'éducation supérieure de la majorité. Là, tout reste à faire. Dans le passé, on a proposé d'élever l'âge scolaire. Cela pourtant est insuffisant, car personne ne saurait supposer que quelqu'un peut avoir achevé son éducation à l'âge de 15 ou même de 16 ans. A cet âge, l'éducation n'a pas plus atteint son objectif qu'un voyageur de Londres n'a atteint Oxford en arrivant à quelque station intermédiaire. Enfin, il est aussi des enfants, par contre, à qui un plus long séjour scolaire ne profiterait guère, et cela pour des raisons multiples. Mais, s'il en est ainsi, et le fait étant établi qu'une éducation est parfaitement incomplète à cet âge, devons-nous cesser d'espérer devenir une nation éduquée? Il est une route cependant pour y parvenir. La voie à suivre se trouve dans une direction toute nouvelle dans l'éducation et qui, une fois appliquée, permettra de grandes réalisations. La faiblesse, la difficulté dans le domaine de l'éducation est le fait que nous la recevons à un âge où nous n'avons pas le sens net de sa portée et de son but. L'éducation est destinée à être appliquée entièrement dans la vie. Elle discipline et entraîne l'intelligence à être un bon instrument; elle enseigne le langage de la vie pratique et celui qui permet d'accéder à la connaissance et à la science, afin que nous puissions comprendre les choses de l'uni-

vers et les contrôler; elle nous présente de grands exemples de conduite humaine, des idéaux, des réalisations, et nous fait connaître par là ce qui est de premier plan dans les innombrables provinces de la vie. Et ainsi de suite. Mais comment un enfant ou un adolescent ou même un étudiant pourrait-il comprendre le sens et l'importance réels de l'éducation alors qu'il n'a encore rien vu de la vie? Aussi, à l'école et même à l'université, l'éducation devient aisément un jeu, un exercice intellectuel, une élégante performance, un moyen d'obtenir un certificat et une carrière, l'accomplissement consciencieux d'une tâche mal comprise, une routine. La véritable appréciation de sa portée ne vient que lorsque l'homme a vécu dans le monde et s'est trouvé en face des réalités avec lesquelles il lui faut se mesurer. La personne qui connaît quelque chose de la vie profite bien plus de l'éducation qu'un écolier ou un étudiant qui ne connaît rien d'autre que sa famille et son école. Nous souhaitons tous un jour pouvoir refaire notre éducation. Une expérience récente enseigne la même chose. Les Universités d'Oxford et de Cambridge admettent maintenant, comme étudiants adultes, des personnes d'âge mûr qui ou bien n'ont pas reçu d'éducation secondaire ou qui n'en ont pas reçu suffisamment pour passer l'examen habituel, mais qui sont considérés comme intellectuellement aptes à suivre les études universitaires. Entre 1925 et 1934, vingt-neuf de ces étudiants vinrent à Oxford. Leurs professions étaient celles de mineurs, tisserands, quincaillers, employés de chemin de fer, forgerons. Cela semblait devoir être une expérience difficile. Mais, parmi les quatorze qui se présentèrent à l'examen pour l'École des sciences philosophiques, politiques et économiques, quatre obtinrent des attestations de premier rang et sept de second rang. Dans toutes les voies sauf une, ils étaient cependant en désavantage par rapport à leurs concurrents, les étudiants ordinaires. Ils venaient probablement d'un milieu peu cultivé. Ils n'avaient pas reçu d'éducation secondaire (bien que tous ou la plupart eussent été des étudiants réguliers aux cours ouvriers). Ils avaient vécu en s'occupant d'un travail manuel ou dans les bureaux. Mais ils avaient un avantage. Ils avaient vécu dans le monde et, ayant pu voir les matières premières de toute philosophie, politique et économique, ils étaient outillés pour en comprendre la théorie.

A quelles conclusions pratiques ces faits nous conduisent-ils? Ils indiquent la valeur d'une éducation dans laquelle l'adolescent partage son temps entre les études et le travail pratique, ayant une profession qui l'occupe durant les cinq sixièmes de sa semaine de travail, et allant à l'école le reste du temps. L'éducation ne peut que gagner par ce contact avec la vie pratique. Elle cesse ainsi d'être simplement l'école, une chose à part, et devient étroitement liée à l'occupation quotidienne dans la vie. De plus, ces faits nous instruisent sur l'importance de l'éducation des adultes qui donne aux hommes et aux femmes qui travaillent l'occasion de penser systématique-

ment sur les choses de leur vie, à l'image de celui qui naviguerait dans des eaux étrangères, aborderait sur un rivage et inspecterait la mer, noterait le paysage, les rochers et les courants, et se reposerait un instant. Il comprendra mieux la mer pour y avoir déjà navigué et lorsqu'il reprendra son voyage, celui-ci sera plus facile, plus sûr et plus intéressant grâce à l'enrichissement de ses connaissances sur ses conditions.

Un tel progrès a été rendu possible pour beaucoup de personnes en Grande-Bretagne grâce au Mouvement d'Extension, dont les fondateurs ont rejeté la notion fausse que l'éducation pouvait être complète à 18 ou 21 ans, et qui comprirent que les adultes en avaient besoin autant que les adolescents, qu'ils pouvaient en tirer bien davantage et en étaient cependant presque entièrement privés. Ce mouvement a un enfant: l'Association de l'éducation ouvrière qui, au cours des quarante dernières années, a donné une éducation supérieure à l'élite de la classe ouvrière, doit faire face à de grandes difficultés. Ses étudiants n'ont pas reçu, pour la plupart, d'instruction secondaire; ils suivent ses cours pendant leurs loisirs du soir après une dure journée de travail. Cependant, elle s'est fermement établie à travers les îles Britanniques et elle constitue un des grands succès de l'histoire de l'éducation. Elle n'a touché qu'une classe limitée de la nation, mais elle indique les voies du progrès éducatif. Le temps est venu pour nous d'appliquer ses leçons à d'autres sections de la communauté.

Cela a déjà été fait ailleurs en Europe. Ceux qui se préoccupent des voies conduisant à une démocratie évoluée, les trouveront chez les peuples scandinaves, et un visiteur de ces pays est certain de voir un de ces établissements culturels qui ont produit de si heureux effets. Il y en a 57 au Danemark (avec une population de 3 millions et demi), 59 en Suède, 53 en Finlande et 32 en Norvège. Ils sont appelés les Universités du peuple et sont suivis par des travailleurs ayant quitté l'école à 14 ans et qui, après l'âge de 18 ans, viennent y étudier durant des périodes de trois ou cinq mois, les sujets principaux d'étude étant la littérature et l'histoire. Au Danemark, près d'un tiers de la population suit ces cours, volontairement et versant au moins la moitié des frais.

L'éducation, comme la politique, tend à être trop déductive. A l'avenir, elle aurait avantage à devenir plus inductive, plus individuelle, fondée davantage sur l'étude de chacun des étudiants. Et dans cette direction, il n'est pas de meilleur modèle que l'université du peuple danois. Les Danois ont résolu le problème d'offrir aux travailleurs l'occasion d'acquérir une éducation libérale adulte et les travailleurs s'en sont saisi. Il peut ne pas être possible de reproduire leurs collèges tels quels en Grande-Bretagne, les systèmes éducatifs, tels les plantes, ayant leur climat propre. Mais, sans une éducation adulte effective et largement répandue, nous ne pouvons avoir de nation éduquée. Nous avons fait un début. Il y

a déjà divers collèges d'éducation pour adultes. Mais, si l'organisation de l'avenir est établie sur une base régionale plus large, chaque région pourra avoir son propre collège pour adultes. De nombreuses grandes maisons, se prêtant admirablement à ce but, seront libres après la guerre. Il sera bon de les consacrer à l'éducation en en faisant don au Trust national de l'éducation.

L'éducation pour adultes est nécessaire à tous, et non seulement à ceux qui ont quitté l'école à 14 ou 15 ans. Sa fonction n'est pas de combler les lacunes d'une éducation imparfaite, mais de permettre à l'esprit humain de croître et de rester vivant, de façon que les années qui passent, au lieu de l'éteindre, lui permettent au contraire de brûler d'une flamme plus vive. Tous en ont un égal besoin. Nous avons la curieuse idée qu'un homme est éduqué s'il a passé par l'école et l'université, comme s'il n'avait aucun besoin de quelque autre étude systématique. Eduquez les hommes autant que vous pourrez et ils auront pourtant toujours besoin d'échapper, à certains moments, à la pression et à la spécialisation de leurs occupations professionnelles, de penser méthodiquement non seulement sur leur profession particulière, mais encore sur la vie. Sans cela, leur esprit se desséchera, jusque dans leur domaine professionnel probablement, certainement dans leurs conceptions et leur rythme de vie. Nous avons reconnu la nécessité de « cours de renouvellement » pour les instituteurs et les médecins; leur immense valeur a été démontrée non seulement en ce qu'ils complètent les connaissances, mais en ce qu'ils stimulent l'intérêt et la vie intellectuelle. Tous les êtres humains — non seulement les instituteurs et les médecins — ont besoin de « cours de renouvellement »; et il faut les leur donner, car les adultes ont besoin d'étudier autant que les étudiants, et ils sont bien mieux équipés pour cela. Quand ce jour viendra, bien moins d'hommes souffriront de l'artériosclérose de l'esprit, une maladie très répandue et qui est la cause d'un mal chronique intellectuel et spirituel.

En bref, notre éducation future aura à suivre deux lignes principales. L'entraînement d'une minorité sera ce qu'il est à présent. Pour le reste, l'école jusqu'à 15 ou 16 ans et une éducation partielle jusqu'à 18 ans; ensuite, et pour tous, des possibilités d'éducation adulte, de manière à donner l'occasion d'études systématiques à des hommes qui feront travailler ainsi leur esprit à un âge où ils ont bien plus à penser qu'à l'âge scolaire ou universitaire.

Si tel est notre cadre d'éducation, quel en sera le tableau? L'éducation a trois degrés. Pour chacun, il y a là trois éléments principaux, correspondant à trois besoins essentiels de la vie humaine. Tout homme a besoin de forger sa vie le mieux qu'il lui est possible. Tout homme est appelé à vivre en société. Tout homme a besoin d'une échelle de valeurs, du sens de ce qui est de premier plan dans l'ensemble de la vie et, autant que possible, dans ses différentes sphères. L'éducation doit pourvoir à tout cela, et

c'est pourquoi elle doit comporter un facteur de vocation, un facteur social — ou, comme les Grecs l'eussent appelé, un facteur politique — et un facteur spirituel. Les hommes doivent apprendre à gagner leur vie, à être des membres utiles de la société, à comprendre le sens de ce qu'est la vie; et l'éducation doit les aider à parvenir à ces trois objectifs. Elle doit le faire non pour une classe limitée d'hommes, mais pour chaque citoyen, selon la manière convenant à chacun.

La société nouvelle aura donc, comme toute société, besoin de trois genres principaux d'éducation, dirigés par la vocation de chacun, par l'élément social et par l'élément spirituel. Il faudra assurer l'existence matérielle et l'administration technique. La société aura besoin de ses techniciens et de ses travailleurs habiles, de ses médecins, de ses hommes de science, de ses économistes, de ses instituteurs, de ses administrateurs. Puis, notre société aura besoin d'une éducation générale sociale ou politique, et nous entendons par là une certaine initiation à l'art de gouverner et d'être gouverné. Et cet art ne peut s'acquérir réellement que par la pratique. L'une des plus belles écoles est celle du gouvernement parlementaire où les hommes apprennent à combattre pour leurs conceptions sans devenir des ennemis personnels, à perdre sans rancune et à gagner sans abuser de la victoire, et où le verdict de la majorité est accepté, mais où les droits de la minorité ne sont pas oubliés. Une autre grande école du citoyen en Angleterre est celle des trade-unions, où plusieurs millions d'hommes apprennent à subordonner leurs désirs personnels à une politique commune, apprenant ainsi l'une des principales leçons de l'éducation sociale: agir en tant que communauté.

Mais le plus grand instrument de l'éducation sociale en Angleterre est la « Public School ». C'est une école incomparable d'éducation sociale où les garçons apprennent à être et à se comporter en citoyens par la pratique. Là, chacun est un membre, un citoyen d'une communauté; il y a sa place, ses privilèges et ses devoirs. Il y demeure huit mois sur douze, au cours desquels les problèmes, les intérêts de l'école sont les siens. Jamais dans sa vie ultérieure, peut-être, il ne sera aussi intensément membre d'une communauté; jamais, peut-être, il ne vivra de nouveau aussi complètement dans et pour une communauté que durant ces années scolaires. En vivant ainsi en citoyen, il absorbe instinctivement les principaux fondements de la vie sociale. Se sentir partie intégrante d'une communauté à l'édification de laquelle on a sa part de responsabilité, dont les succès sont les vôtres et dont les échecs jettent leur ombre sur vous-même, être capable d'obéir, de vivre et de coopérer avec d'autres membres de la communauté, voilà l'essence du citoyen, et c'est ce que le garçon apprend inconsciemment chaque jour de sa vie, par la pratique directe. C'est ainsi que les écoles et les trade-unions créent un esprit qui peut servir de larges



buts. Dans la société nouvelle, ces organisations continueront à se développer. Mais la « Public School » y subira une transformation, afin de répondre entièrement à sa mission. Elle sera absorbée dans le plan général de l'éducation nationale, afin d'être ouverte, comme les Universités d'Oxford et de Cambridge d'aujourd'hui, à tous ceux dont les aptitudes leur permettent d'y accéder. Elle doit être ouverte à toutes les classes de la communauté, sur la seule base du mérite, c'est-à-dire non seulement de l'habileté intellectuelle, mais encore du caractère et de la personnalité. L'éducation doit donc être libre de toutes charges, mais les parents qui le peuvent doivent y faire des versements adéquats à leurs moyens. Alors nous aurons des écoles publiques démocratiques dans le vrai sens du mot, offrant des possibilités égales de développement aux aptitudes reconnues.

Il reste enfin à parler de la branche éducative la plus importante, la plus difficile et peut-être la plus négligée qui, dans un monde meilleur, pourra être appelée « spirituelle ». La valeur active d'une communauté dépendra de son éducation technique et professionnelle; sa cohésion et sa durée dépendront largement de son éducation sociale ou politique. Mais la qualité d'une civilisation dépend de quelque chose d'autre. Elle dépend de ses standards, de son sens des valeurs, de son idée de ce qui est de premier plan et de ce qui ne l'est pas. Les aspects professionnels et sociaux de l'éducation sont d'une grande importance, mais celui qui est le plus grave à omettre est l'aspect spirituel. Cette omission est si grave parce que l'absence de ce facteur peut rester longtemps inaperçue et, comme une insidieuse maladie, un Etat peut en souffrir et en être inconscient jusqu'au moment où le mal est devenu trop aigu pour être traité. Et c'est précisément cet élément spirituel que nous avons tendance à ignorer. Cependant, rien n'est plus nécessaire aujourd'hui. Le corps de notre civilisation risque d'être détruit par la guerre et nous sommes trop distraits pour remarquer que son âme est déjà plus qu'à demi plongée dans la rivière bourbeuse de la vie moderne.

Durant la dernière guerre, le salut du monde était attendu de la science. Aujourd'hui, nous sommes sans illusions. La science, comme la médecine, est une partie intégrante de la vie civilisée. Il est difficile aux hommes de maintenir la santé sans le secours des docteurs, mais la médecine n'est pas la santé. Il est difficile à la civilisation d'être en bon état sans la science, mais la science n'est pas la civilisation et le salut de la société n'est pas son fait. Aujourd'hui, nous tendons à attribuer ce rôle à la psychologie, aux sciences économiques et sociales. Ces branches de la connaissance sont indispensables à notre civilisation. Nous n'en avons pas assez. Nous en avons besoin davantage. Mais, bien que précieux auxiliaires, ces connaissances non plus ne peuvent sauver la société, et si nous fixons sur elles nos espoirs, l'année 1960 nous retrouvera

en bas de la colline et cherchant quelque autre force qui puisse nous aider à recouvrer le terrain perdu. Nos connaissances des sciences, naturelles et sociales, fixent les bornes de la course que les navires, sur lesquels l'humanité s'est embarquée, doivent parcourir, mais ne nous indiquent pas le but de notre voyage et ne nous procurent pas le vent qui puisse gonfler leurs voiles.

Les forces qui meuvent le monde ont besoin d'être dirigées et disciplinées par l'intellect, mais elles ne sont pas intellectuelles en elles-mêmes. Y a-t-il quelque grand fait de l'histoire qui ne porte en lui-même cette vérité? Des conditions sociales ou économiques peuvent certes préparer la voie; mais la force qui meut les choses naît d'une vision plus vaste. L'ardeur qui les crée vient de là. Un caractère éternel propre aux hommes est le besoin d'une foi et l'élan pour la suivre. Et, si les hommes n'apprennent pas à voir juste, ils peuvent se laisser égarer par des feux follets. Une vaste et claire vision est indispensable à la lutte. Elle est encore plus indispensable aux problèmes de construction en temps de paix.

Où trouverons-nous les valeurs et la vision du monde qui puissent nous guider? Il n'est pas de réponse précise à cette question. Le vent souffle où il veut et nous ne pouvons dire d'où il viendra ni comment il soufflera. Mais une réponse générale est donnée par un philosophe moderne. Deux phrases contiennent peut-être tout ce qu'il est nécessaire de savoir en éducation morale, c'est-à-dire spirituelle. La première, d'Aristote: « Nous apprenons les vertus en les appliquant. » Ces paroles nous conduisent bien loin déjà sur notre chemin; mais elles ont besoin d'être reliées à celles du professeur Whitehead: « Une éducation morale est impossible sans une inspiration constante de ce qui est grand. » Peu de choses plus profondes ont été dites sur l'éducation; cela s'applique au plus haut point à l'éducation morale, ainsi qu'à tout ce qui fait la vie. Vous ne pouvez aller loin dans quelque branche que ce soit sans avoir devant vos yeux les plus grands modèles. Cela est vrai de la science, de la littérature, de l'architecture et de l'art. Cela s'applique à la vie en général. Aussi longtemps que l'éducation n'inculque pas aux hommes des standards, des valeurs, des idéaux véritables, elle ne fait rien de plus que de mettre entre leurs mains des outils sans leur donner une notion juste du but auquel ceux-ci doivent servir. Et y a-t-il rien de plus évident? Voyez le monde. Il répond à tout moment à cette question. Certes, des hommes peuvent avoir de grandes conceptions des choses de l'existence et peuvent vivre cependant comme si jamais ils ne les avaient eues, compensant leurs rêves splendides par une conduite indigne. Le précepte de Whitehead a besoin d'être renforcé par celui d'Aristote. Les hommes doivent avoir la chance de voir ce qui est grand et aussi de pratiquer les vertus. C'est une vérité que là où il n'est pas de grande inspiration, le peuple périt. Et c'est une vérité dont les éducateurs de la jeunesse ne se souviennent pas toujours.

Où trouverons-nous une « inspiration de grandeur »? Toute activité humaine — de l'architecture à l'agriculture, de la chimie aux finances — a ses propres modèles de perfection. Il en est de même de la vie. Il n'y a pas de doute sur l'inspiration de grandeur qui guidait nos ancêtres. La nation dans son ensemble la puisait dans la Bible, dans la foi puissante qui l'anime et dans ses grandes idées magnifiquement exprimées. Une minorité cultivée la trouva aussi chez les classiques grecs et latins, qui formèrent des esprits aussi divers que Shelley, Stuart Mill, Gladstone, Ruskin, et ceux de la longue lignée des penseurs libéraux qui créèrent la grande tradition du libéralisme anglais du XIX<sup>e</sup> siècle. Il y a certes bien d'autres sources d'inspiration encore, pouvant alimenter l'inspiration de grandeur dont parle le professeur Whitehead. Mais la qualité de la vie anglaise serait infiniment appauvrie et déformée, si ces deux influences — la Bible et la pensée grecque — cessaient d'y couler en deux fleuves abondants.

Quelles que soient les sources de notre vision de grandeur, il est essentiel que nous ne lui attribuions pas une place secondaire dans notre système éducatif. L'éducation spirituelle doit être au contraire celle qui alimente et stimule tout le reste. Si nous faisons ainsi, nous apprendrons la vérité de quelques paroles prophétiques de Platon: « Ce n'est pas la vie de la science qui crée le bonheur et le bien-être, mais une simple branche de la connaissance, la science du bien et du mal. Si vous l'excluez des autres connaissances, le médecin sera certes capable encore de nous donner la santé, le cordonnier de nous faire des souliers et le tailleur, des vêtements. Les matelots sauveront des vies sur la mer et le stratège gagnera des batailles. Mais sans la connaissance du bien et du mal, l'usage et l'excellence de ces acquisitions se trouveront être mis en échec. »

Platon parle le langage de sa propre civilisation. Il parle de médecins, de cordonniers, de tailleurs et de marins. Aujourd'hui, il dirait que la science, l'économie et la sociologie peuvent certes nous procurer le cadre de notre société et satisfaire à ses besoins matériels, mais qu'aussi longtemps que nous n'aurons pas « la connaissance du bien et du mal, leur usage et excellence se trouveront être mis en échec ». Ils ont déjà, en effet, été mis en échec. Tirons le fruit de cette leçon.

« The Round Table », London. 1943.

Traduction et adaptation: Suzanne Engelson.